ESSAI

N.° 48.

SUR

LA PHILOSOPHIE DU MÉDECIN,

Suivi de quelques Propositions médicales;

Présenté et soutenu à la Faculté de Médecine de Paris, le 22 juin 1809,

PAR DOMINIQUE RAYNAL, de Salignac,

(Département de la Dordogne),

Elève de la même Faculté.

ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος ἰσόθεος.

Medicus enim philosophus est Deo æqualis.

HIPP. *de decenti ornatu.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1809.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. THOURET, Doyen.
M. BAUDELOCQUE.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. FOURCROY.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SABATIER, *Examinateur.*
M. SUE, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. LEROUX, *Examinateur.*
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Président.*
M. DEJUSSIEU.
M. RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA TENDRE

ET

RESPECTABLE MÈRE,

MA MEILLEURE AMIE.

A MES DEUX FRÈRES,

JOSEPH RAYNAL,

Avocat et Maire de Salignac;

PIERRE RAYNAL,

Recteur de l'Académie impériale de Bourges et Proviseur du Lycée.

Ils savent par leurs bienfaits me tenir lieu de père.

Témoignage public d'attachement et de reconnaissance.

D. RAYNAL.

AVANT-PROPOS.

L'IMMORTEL *Bacon*, qu'un écrivain moderne a appelé le *restaurateur du raisonnement* et le *rénovateur du genre humain*, avait recommandé aux médecins de son temps de rechercher les moyens de rendre les derniers momens des moribonds heureux, ou du moins paisibles. Ce philosophe, dont s'enorgueillit une nation rivale, regardait l'*art de rendre la mort douce* comme faisant le complément de celui d'en retarder l'époque, et c'est ce qu'il nommait *euthanasie* (1). Il voulait que la médecine réunît toutes ses ressources pour rendre moins pénible notre dernier terme, comme un poète dramatique rassemble tout son génie pour embellir le dernier acte de sa pièce.

Forcé par la loi de devenir auteur, j'ambitionnais depuis long-temps de faire des desirs de ce grand homme l'objet de mon dernier acte public. L'approbation qu'avaient donnée à mon entreprise plusieurs personnes éclairées, et particulièrement un célèbre Professeur de cette Ecole, m'avait entièrement décidé à m'en occuper; mais lorsqu'il a fallu enchaîner, coor-

(1) Mort heureuse ou passage doux et tranquille, sans douleur, de ce monde en l'autre. Ce mot est formé du grec εὖ, *benè*, bien, et de θάνατος, *mort*. Cette expression fit fortune à Rome. *Auguste* entendait par *euthanasie* cette mort par laquelle la vie cesse sans crainte et peu-à-peu. On se sent mourir comme on se sent dormir ; on tombe en faiblesse. *Encyclopédie*.

donner les nombreux matériaux que j'avais recueillis, les forces m'ont manqué, et j'ai été péniblement ramené à l'idée que *Bacon* s'était adressé à des personnes plus instruites que moi.

Ce n'est pas assez, m'étais-je souvent dit à moi-même, d'avoir étudié le grand art de soulager les hommes des infirmités qui les accablent, il faut encore s'instruire à les consoler, lorsque ce même art ne leur offre que des secours impuissans. Le vieillard de *Cos* voulait que le médecin prît part aux souffrances de ses malades ; aussi, pour décider de l'aptitude d'un candidat, il était en peine de savoir s'il aimait plus les hommes que la science, parce qu'il était persuadé que l'amour de l'humanité produirait nécessairement l'amour de l'art. En effet, celui qui reste sourd aux plaintes de la douleur a beau être muni de connaissances, il ne sera jamais un véritable praticien.

On me blâmera sans doute de ne m'être pas occupé d'un travail plus rapproché de mes études. Pourquoi n'avoir pas disserté, me dira-t-on, sur quelque point de médecine, n'avoir pas présenté quelque monographie, etc.? Ma réponse est fort simple : c'est que je suis vivement persuadé qu'il ne m'appartient point de dire quelque chose de nouveau ; me permettra-t-on même d'ajouter que depuis bien long-temps nous sommes réduits à glaner servilement sur les pas de nos devanciers? Le fonds des idées, a-t-on dit quelque part, n'est pas bien immense, et il s'accroît rarement d'idées vraiment nouvelles ; mais la variété des formes qu'on sait leur donner est inépuisable, et fait souvent la seule différence entre l'écrivain homme d'esprit et celui qui ne l'est pas. Quel est celui qui, dépouillé des pensées des autres, resterait bien riche de son propre

fonds? Cette vérité est peut-être plus applicable à la médecine qu'à toute autre science, puisque ses véritables progrès doivent être nécessairement sanctionnés par l'observation, toujours lente dans sa marche. « De tous les auteurs, a dit « *Richard Morton* (1), aucun n'a enrichi la médecine, ex- « cepté les praticiens qui ont laissé des observations sûres et « fidèles, et décrit naturellement l'histoire des maladies ».

Il n'appartient guères qu'aux illustres Professeurs de cette Ecole d'augmenter par leurs découvertes la somme de nos connaissances. L'auteur que j'ai cité n'a pas parlé pour eux; mais celui qui, dans le temps voulu par la loi, a successivement profité de leurs savantes leçons, qui, pendant tout ce temps, a été tourmenté par le desir glorieux d'obtenir leurs suffrages, peut-il se flatter d'avancer quelque chose qui ait pu échapper à leur vaste génie? Heureux s'il a su puiser auprès d'eux les moyens de devenir, à leur exemple, le bienfaiteur de l'humanité! Mais le nouveau choix que j'ai fait paraîtra-t-il moins téméraire à beaucoup de personnes? Est-ce à un jeune homme, dira-t-on, encore tout couvert de la poussière des bancs, à disserter sur des devoirs dont il ignore encore l'immensité? L'objection est vive et pressante; mais que l'on se garde bien de croire que j'aie voulu m'ériger en précepteur des médecins; mon inexpérience me fait encore un trop grand besoin de leurs leçons pour oser m'élever jusqu'à leur en donner. Prêt à m'élancer dans une nouvelle carrière, j'ai voulu essayer mes forces en mesurant l'étendue de mes obligations. C'est ainsi que *Marc-Aurèle*, pour s'affermir dans les voies

---

(1) *In Præfat. physiolog.*

de la vertu, crut nécessaire de converser avec lui-même sur les siennes. A son exemple, j'ai cherché à professer publiquement des principes dont la semence est dans mon cœur, afin de prendre par là l'engagement de les garder toute ma vie. On aura donc de cet essai l'idée que j'y attache, si on le regarde comme une simple conversation que j'ai voulu avoir avec moi-même. Puissé-je ne m'éloigner jamais des principales règles que je vais me tracer ! Puisse le motif qui a donné lieu à ce faible travail me servir d'excuse pour son imperfection, et surtout être accueilli avec indulgence de mes maîtres !

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis,
Causa sed utilitas officiumque fuit. OVIDE.

ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE DU MÉDECIN,

Suivi de quelques Propositions médicales.

Coup-d'œil sur la Médecine.

Dès son enfance, a dit *Fouquet*, la médecine fut l'expression active de cette touchante sensibilité, ou de ce sentiment puissant qui, sans délibération, transporte, entraîne l'homme vers l'homme souffrant, et l'identifie avec lui. Cette science, devant laquelle doivent s'abaisser toutes les prétentions, l'orgueil même de ces faux esprits qui n'ont pas su en apprécier l'utilité, peut donc se flatter d'une noble origine. Aussi ancienne que le monde, les peuples l'ont plus ou moins révérée; et c'est ce qui avait fait dire à *Pline* le naturaliste (1) que, s'il avait existé des nations qui se fussent passées de médecins, elles n'avaient pas été pour cela sans médecine (2). Qu'on

(1) *Diis primùm inventores suos assignavit medicina.* Hist. mundi. lib. 29, cap. 1.

(2) La médecine n'a pas été réduite en art dès les premiers temps; mais elle se pratiquait indifféremment par tout le monde, chacun étant son propre médecin. Dans la suite, elle devint un art par le moyen d'un certain nombre d'ob-

ne s'étonne plus si de véritables philosophes se sont empressés à rendre à notre art tout le culte qu'il mérite. La médecine, a dit encore *Cicéron* (1), a toujours été regardée comme quelque chose de sacré pour avoir été inventée par les dieux. C'est sans doute d'après *Hippocrate* que l'orateur romain s'était exprimé ainsi; car nous voyons que ce grand homme a été aussi jusqu'à faire Dieu auteur de l'*art de guérir.*

Ce serait sans doute ici le moment de venger la médecine de ces plaisanteries indiscrètes, de ces sophismes ridicules, je dirai même de ces sarcasmes indécens qui ne souillèrent jamais la bouche de l'homme véritablement sensé, de l'homme sincèrement humain; mais je laisse à des plumes plus exercées le soin de défendre une si belle cause. Grande dans ses vues, sublime par les bienfaits qu'elle sait répandre, la médecine, que l'on pourrait appeler le *sacerdoce de l'humanité* (2), a d'ailleurs depuis long-temps triomphé de l'impuissance de ses détracteurs, et ceux-mêmes qui l'ont le plus vivement attaquée ont fini par lui rendre hommage. « Si je faisais, écri-
« vait *Jean-Jacques Rousseau* (3) à *Bernardin de Saint-Pierre*,
« une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai dit
« contre les médecins; il n'y a pas d'état qui demande plus d'étude
« que le leur; par tous les pays ce sont les hommes les plus vérita-
« blement utiles et savans ».

Mais la médecine, que je vois, dans beaucoup de livres, définie

---

servations et d'expériences que l'on avait faites, et alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier, qui, à cause de cela, furent nommés *médecins*. C'est ainsi que la médecine exista avant qu'il y eût des médecins, quoiqu'elle ne pût être appelée proprement un art, jusqu'à ce qu'il se trouvât des gens qui fissent une profession particulière de l'exercer. *Sydenham*, Méd. prat.

(1) *Deorum immortalium inventione consecrata est ars medica.* Quæst. tuscul. lib. 3.

(2) Discours de M. *Tracy*.

(3) Etudes de la nature.

l'*art de guérir,* ne le serait-elle pas mieux en disant qu'elle consiste à *prévenir, guérir* ou *pallier* les maladies, puisqu'il est vrai que, dans un très-grand nombre de cas, la nature rend toutes ses ressources inutiles? Pourquoi donc ne pas dire, avec *Bacon*, qu'elle se borne alors à rendre *la mort supportable?* Dans ces affections, malheureusement trop fréquentes, où la mort est devenue inévitable, les secours de la morale et de la sagesse ne doivent pas abandonner le médecin; c'est alors que, forcé de devenir témoin nécessaire de la destruction de son semblable, il ne doit pas perdre de vue cette maxime inspirée par l'humanité : *Nous ne pouvons guérir, procurons au moins des soulagemens par tous les moyens possibles.* Au milieu de l'impuissance de son art, il sait se créer de nouvelles ressources ; son cœur lui en offre encore de bien précieuses. Eh! quelle mine féconde pour qui sait l'exploiter!

Il est encore une autre branche de la médecine qui se rapproche beaucoup de celle sur laquelle le philosophe anglais avait cherché à éveiller l'attention des médecins, qui consiste à parler à l'ame dans le traitement des maladies. Celle-ci ne va pas puiser ses moyens dans les arsenaux pharmaceutiques (1); elle n'est pas le fruit de la routine et de l'empirisme; le génie qui l'exerce n'y connaît de bornes que celles qu'il est forcé de se donner. Elle varie suivant les individus, les âges, les sexes, les différens événemens de la vie, et a pour but de donner une nouvelle direction aux passions. Cette médecine, que l'on nomme avec raison *médecine de l'esprit, médecine du cœur*, opère chaque jour des cures merveilleuses (2); c'est elle

---

(1) L'ensemble des préceptes qui peuvent conduire une maladie à une heureuse terminaison ne forment que le matériel ou la doctrine proprement dite de la médecine. *Petit*, de Lyon.

(2) *Démocrite* avait dit que si l'objet de la médecine était de guérir les maladies du corps, celui de la philosophie était de guérir celles de l'ame. *Emonnot* a dit à-peu-près la même chose.

qui fit toute la gloire de *Tronchin* (1), qui s'appliquait, dans les maladies chroniques surtout, à connaître le moral de ses malades; et souvent l'histoire de leurs passions et de leurs sentimens lui découvrait ce que l'inspection seule de la maladie ne lui aurait jamais fait deviner. La médecine morale enfin, sur laquelle un auteur moderne (2) nous a tracé de si sages et de si précieux préceptes, se borne à donner l'échange à l'impatience inquiète des malades, à composer avec leur imagination, exciter, affaiblir ou épargner à propos leur sensibilité, *flétrir* des souvenirs pénibles, *vieillir* des malheurs, soutenir leur espoir, à faire en un mot envers eux, suivant la maxime trop générale peut-être de *Pétrone* (3), une thérapeutique morale. Telle est celle aussi qu'exige de nous le dissipateur, qui a besoin d'être consolé de la perte de sa fortune; l'avare, qui craint d'être dépouillé; l'ambitieux, qui sèche de regret de ne pouvoir s'élever au-dessus de son rival; la beauté, qui gémit de ne pouvoir posséder le tendre objet qui a su parler à son cœur, etc.... (4).

Voilà le traitement qui est admissible dans plusieurs de ces maladies si fréquentes, surtout dans ces grandes réunions où l'homme trouve les maux à côté des plaisirs. Qu'il serait digne de ces illustres praticiens qui joignent aux plus vastes connaissances la science approfondie du cœur humain, de le mûrir long-temps dans leur pensée!

« Et guérir est souvent l'art de persuader ».

---

(1) Eloge de *Tronchin*, par *Condorcet*.

(2) *Petit*, de Lyon, Méd. du cœur.

(3) *Medicina nihil aliud est quàm animi consolatio.*

(4) *Hippocrate*, par l'application d'un très-doux remède, guérit d'une fièvre lente le fils d'Alexandre, devenu amoureux de la belle Phila. *Cabanis*, Révol. de la méd.

Tout le monde sait que le clairvoyant *Erasistrate* en fit de même auprès d'Antiochus, épris des charmes de Stratonice. *Plutarque*, Hom. illust. Vie de *Démétrius*.

Dispositions et connaissances que demandent l'étude et l'exercice de la Médecine.

Lorsque l'homme, dans ces rêves agréables au milieu desquels il aime à laisser errer son imagination, cherche à se faire le portrait idéal du médecin tel qu'il devrait être pour répondre à toute la dignité de son art, il réunit toutes les vertus dont l'humanité est susceptible, parce qu'il n'en est aucune que le médecin n'ait occasion d'exercer. C'est ainsi que le pinceau de *Zeuxis* sut dérober un trait à chaque beauté pour faire de sa *Vénus* le modèle le plus parfait. Mais la réalité doit ici faire place à l'illusion ; l'exagération tendrait à porter le découragement dans l'ame de ceux qui se destinent au plus noble des emplois. Demandons moins pour être plus sûrs d'obtenir, et nous ouvrirons à une jeunesse instruite et bien née une carrière où la vertu est le plus sûr moyen de la parcourir avec honneur.

Mais, par une bizarrerie aussi extraordinaire que ridicule, ce n'est que pour l'étude de la médecine que l'on ne cherche point à apprécier ces heureuses dispositions dont chacun devrait apporter le tribut à l'état qu'il embrasse. Il semble que tous les hommes sont également appelés à devenir les disciples du dieu d'Epidaure. On ne calcule pas assez que rien ne peut tenir lieu d'une vocation naturelle. S'il est cependant vrai, comme on ne peut en douter, que les progrès que nous faisons dans une science sont toujours en raison de cette impulsion innée qui nous a portés à nous en occuper, pourquoi ne s'être pas assuré de bonne heure, par des épreuves multipliées, de l'inclination de celui qui aspire à devenir médecin? Tandis que tout est prodigué pour rendre un jeune homme capable de commander à ses semblables, d'administrer les finances, de faire exécuter les lois, l'insouciance la plus dangereuse laisse au hasard le soin de devenir le bienfaiteur des hommes. Presque toujours des goûts irréfléchis, de très-fausses spéculations d'intérêt ou de conve-

nance, l'espoir d'obtenir la considération et l'estime publiques, nous jettent sur une mer orageuse dont nous ne reconnaissons les écueils que lorsqu'il n'est plus en notre pouvoir de les éviter.

Appelé à remplir auprès de la société une fonction si importante, le médecin devrait réunir toutes les connaissances et toutes les qualités nobles du cœur; car il n'en est point qui fournisse à l'homme plus d'occasions de pratiquer l'exercice de toutes les vertus. Mais comme la vie la plus longue ne suffirait pas pour acquérir les premières, que du moins des parens sages et zélés, des maîtres attentifs cherchent à orner de bonne heure des plus heureuses dispositions le cœur du jeune aspirant; qu'ils y fassent germer ces mœurs douces et généreuses, cette sensibilité délicate, sans laquelle l'homme moral n'existerait véritablement pas, et qui doit un jour attirer sur lui tant de bénédictions et tant de reconnaissance; qu'ils songent, en un mot, comme l'a dit le célèbre *Cabanis*, que le médecin doit réunir un esprit cultivé à des habitudes philosophiques pour l'étude d'une science qui exige tant de savoir et tant de vertus (1).

Je n'essaierai pas de tracer le cercle brillant de ces heureuses dispositions, dans la crainte d'attirer sur moi des applications qu'il me serait impossible de repousser; mais je laisserai parler le père de la médecine, qui a la gloire exclusive d'avoir jeté les fondemens de tout ce qu'il y a de grand et de certain dans notre art.

L'homme, a-t-il dit, en d'autres termes, qui est né pour être médecin, a des motifs bien puissans pour embrasser un état si noble et si supérieur à tous ceux qui font prospérer la société. Que le

(1) *Celse* pensait qu'il devait y avoir dans un médecin une certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre. Ce *je ne sais quoi* de *Celse* est ce qui fait la différence de deux médecins qui auront eu la même éducation, auront fait les mêmes études; et c'est ce *je ne sais quoi* qui faisait la différence que *Martianus* apercevait entre lui-même et *Galien*. ZIMMERMANN, Trait. exp.

jeune homme qui s'y destine s'étudie d'avance pour savoir s'il pourra prendre sur lui-même de renoncer aux dissipations du bel âge; qu'il ait des talens naturels, une bonne éducation, sans laquelle il ne pourrait jamais s'élever à toute l'intelligence de son art, de bonnes mœurs, l'amour du travail, de la jeunesse et du temps; qu'il ait enfin un cœur où seront aisément entendus les cris de la douleur; qu'il se sente capable de prendre pour lui la moitié des souffrances de ses malades; qu'il sache exercer la bienfaisance envers tous les hommes; qu'il se place au milieu des objets de ses études, afin de se créer de bonne heure de solides bases pour ses jugemens, et de remplacer par là l'ouvrage de l'imagination par celui de l'expérience. Tels sont les préceptes sacrés qu'*Hippocrate* grava sur les tables éternelles de *Cos*. Nous pouvons les trouver tracés dans nos livres; mais il faut qu'ils soient écrits dans nos cœurs.

Quel courage, quelle opiniâtreté dans ses desseins ne faut-il pas avoir pour marcher noblement sur les traces de ce grand homme! Que de dégoûts à surmonter, de dangers à courir, de fatigues à essuyer pour y parvenir! Oui, et personne ne le désavoue, c'est là le cortége que traîne après elle l'étude de la médecine; ce sont là les difficultés qui en hérissent les routes. Pourquoi faut-il donc que, par une inconséquence bien révoltante, celui qui y consacre sa vie soit tour-à-tour le jouet de ces vieilles prétentions, de ces ridicules préjugés que les cercles et les coteries répandent de tous côtés? Pourquoi faut-il enfin qu'il soit sans cesse accablé de ces dérisions éternelles, de ces discours injurieux qui, des premiers rangs de la société, passent jusqu'aux dernières classes du peuple?... Voilà cependant la récompense que l'on nous prépare; voilà quel doit être le prix de tous nos sacrifices! Celui qui le premier a dit que ce n'était pas en se vouant à des fonctions si pénibles que l'on se choisissait une route facile pour aller à la gloire et aux plaisirs, a eu bien raison. L'ambitieux n'y trouvera ni la fortune, ni les honneurs; le médecin, toujours entouré de misères et de douleurs, est

le seul qui ne vive que pour le soulagement des hommes, le seul qui, réduit à une sorte de considération domestique, doive chercher au fond de sa conscience le témoin secret de ses œuvres, l'appréciateur invisible de ses talens, tant il est vrai que l'esprit humain recherche avec avidité tout ce qui est extraordinaire! Il lui faut du merveilleux; aussi le modeste praticien, par sa conduite simple et mesurée, ne fixe jamais l'opinion publique, et tandis que les cent bouches de la Renommée sont ouvertes pour proclamer les exploits du guerrier, l'emploi glorieux du jurisconsulte, le génie et l'imagination du poète, le ministre de la nature vit oublié sans distinction, sans encouragement et sans récompense.

Nous ne pousserons pas plus loin des réflexions auxquelles il serait cependant si aisé de donner de plus grands développemens. Il faut quelque chose de plus que des vérités pour faire repentir les faux esprits de leurs injustices et de leurs bizarreries. Terminons ce paragraphe par quelques légères considérations sur les connaissances nécessaires au médecin.

La prévention la plus absurde n'a cependant jamais osé contester que le médecin, par son éducation et par les connaissances indispensables à la science de l'homme, s'élevait au-dessus du vulgaire. Entreprendre la démonstration de cette vérité, ce serait perdre un temps précieux; aussi me bornerai-je à la simple énumération des sciences qu'il doit connaître, s'il veut se rendre digne d'exercer avec honneur l'art auquel il se destine. Mais disons avant que la médecine n'a point de limites, et que la vie entière de celui qui la cultive n'est qu'une longue et laborieuse éducation qui ne s'achève jamais. Elle est proprement dite le plus vaste domaine de la pensée. « Elle n'est pas seulement liée, suivant l'expression du « savant *Alibert*, aux sciences physiques et naturelles, mais en- « core les sciences morales et politiques tiennent à elle par les « rapports les plus nécessaires et les plus directs; ce ne sont pas « les sciences accessoires qui ont conquis la médecine; c'est la mé- « decine qui a conquis les sciences accessoires; elle commande en

« reine à leurs efforts, et dirige à son gré l'utile emploi de leurs « découvertes. Belle de leur éclat, puissante de leurs moyens, elle « est comme ces fleuves majestueux qui, grossis des flots d'une « onde étrangère, portent partout avec eux la fécondité, l'espérance « et le bonheur ».

Mais où sont, avouons-le, les esprits privilégiés qui peuvent se flatter de se reconnaître dans le tableau (1) que nous a tracé le docteur *Alibert*, avec cette éloquence qui fait le charme de tout ce qui sort de sa plume (2)? L'auteur (que j'aime à citer comme un maître dont les bontés m'inspireront une éternelle reconnaissance), sans y songer, s'y est peint lui-même, et a laissé à bien peu d'hommes l'espoir de l'imiter. En jetant un coup d'œil impartial sur la grande famille de ceux que décore le titre de médecin, combien en trouvet-on qui puissent se flatter à ce prix de mériter un titre si honorable, ou combien n'en trouve-t-on pas qui, plus ou moins dépourvus de si rares trésors, compromettraient à chaque instant un nom aussi difficile à soutenir qu'il est glorieux à porter, si, au-dessous de ce type idéal, il n'existait pas plusieurs degrés d'une instruction solide? Il semble même que le ciel ait voulu par-là consoler les mortels de leur avoir interdit ce haut point de perfection; aussi, si toutes les connaissances sont pour nous d'une utilité incontestable, elle ne nous sont point d'une utilité absolue.

Quel vaste horizon s'offre aux regards du jeune aspirant! quelle réunion de travaux et de talens ne va pas exiger de lui son entreprise! Mais, à l'exemple de l'abeille industrieuse, il doit faire un choix des sciences dont la connaissance lui sera indispensable, et laisser à un temps moins précieux la culture de celles que l'on est convenu d'appeler *accessoires*. J'aurais ici à parcourir toutes les

---

(1) Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales.

(2) Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Palissot, Mém. de littér., art. *Molière*.

branches séparées de la science de l'homme, à les analyser, à en faire sentir toute l'importance; mais comment, avec si peu d'érudition et si peu de moyens, pourrais-je présenter d'une manière satisfaisante cette série de vérités scientifiques qui lient les devoirs du médecin à la plus noble des professions. Personne n'ignore d'ailleurs que la médecine exige du génie, de la sagacité, et surtout une étendue de connaissances qui rendent ceux qui l'exercent dignement supérieurs en quelque sorte aux autres hommes.

On sent bien, sans qu'il soit besoin de le dire, que l'anatomie, cette science devenue si positive par les travaux des modernes, doit faire la base de l'édifice. C'est elle qui dévoilera au jeune élève les ressorts physiques de cette merveilleuse organisation; c'est, comme on l'a dit très-éloquemment, dans ce livre de la mort qu'il lira les secrets de la vie. Mais je n'entends pas parler ici de cette anatomie recherchée qui fait toute sa gloire de la découverte d'un filet nerveux, etc.; celle-ci, plus agréable qu'utile, n'offre pas au médecin un grand intérêt, et nous serions tentés de dire avec *Cabanis* qu'elle est même très rarement utile aux opérations chirurgicales. « La structure, la connexion et la situation des viscères, la distri-« bution des principaux troncs des vaisseaux et des nerfs, la forme « et la disposition des os, les attaches des muscles, les expansions « des aponévroses, et peut-être encore quelques menus objets non « moins faciles à saisir, voilà ce que le médecin a besoin de con-« naître » (1).

Mais s'il est des bornes que l'on puisse se prescrire dans l'étude de l'anatomie, il n'en est pas de même dans celle de la physiologie; science sublime qui recherche les lois et les fonctions de nos organes, et qui nous instruit en même temps sur leurs altérations. Ici les moindres faits deviennent importans à recueillir; ici chaque découverte est un nouveau trait de lumière qui éclaire le médecin

(1) *Cabanis*, Révol. de la méd.

dans la connaissance des maladies, qui ne sont elles-mêmes en grande partie, comme on l'a dit, que des *exagérations physiologiques*.

Muni de l'ensemble des connaissances anatomiques et physiologiques, il sera permis à l'élève d'aborder avec succès l'étude des affections dont notre économie est susceptible. C'est alors que, dans ces lieux destinés à servir d'asile au malheur, il pourra aller rectifier les erreurs des théories; c'est là que, par la voie de cette analyse dont l'illustre M. *Pinel* a rallumé de nos jours le flambeau, il commencera par isoler les élémens des maladies, afin d'arriver plus tard à la contemplation de leur ensemble et de leur combinaison. Mais qu'il se garde bien, à l'exemple des anciens médecins, de dédaigner la pathologie externe, qui doit lui servir d'introduction à la recherche des maladies internes. *Hippocrate*, *Galien* et tant d'autres, ne crurent pas indigne de leur gloire de s'occuper de cette branche précieuse de la médecine, qui a pour elle cette certitude si flatteuse pour celui qui l'exerce. En effet, comment pouvoir, par exemple, se rendre raison des phénomènes de l'inflammation qui attaque les viscères, si déjà on ne les a pas étudiés sur les parties qui sont accessibles à nos sens? Comment?.... Mais à quoi bon multiplier les preuves, puisque, par la plus heureuse des alliances, la chirurgie et la médecine, trop long-temps séparées, confondent aujourd'hui leurs lumières, s'éclairent et se soutiennent mutuellement?

Enfin viennent l'étude de la matière médicale, de cette partie si importante et trop négligée peut-être, qui ne devrait être, comme l'avait proposé *Vogel*, que le relevé des observations recueillies au lit des malades, et que l'on pourrait pour cela appeler *clinique*; celle de cette science que *Rousseau* voulait nommer une vertu, l'hygiène, qui nous apprend à conserver la santé, et nous éclaire dans le traitement et la convalescence des maladies; celle enfin de la chimie et de la pharmacie, qui combinent et préparent les médicamens, et de la botanique, qui n'est elle même qu'une branche

de la matière médicale, dont elle ne doit jamais être séparée sans cesser de se rapporter à la médecine.

Mais toutes ces études préparatoires, dont je ne puis offrir qu'un tableau très-resserré, ne sont que l'introduction de cette science, qui, pour me servir encore de l'expression du docteur *Aliberi*, repose et reposera toujours sur le trône de l'expérience authentique et de la judicieuse observation. C'est la médecine hippocratique, la vraie médecine par excellence : celle-là, comme nous l'avons déjà dit, ne s'apprend qu'au lit du malade, et constitue le véritable médecin.

Quant aux autres sciences que l'on peut appeler *accessoires,* il est sans contredit nécessaire d'en prendre des notions plus ou moins étendues, et notamment en physique, histoire naturelle, etc.; mais il est un point où cette étude, devenue plus attrayante qu'utile, peut éloigner du véritable but en faisant négliger la culture des plus essentielles. Au reste, qu'importe au malheureux qui réclame vos soins tout ce vain luxe de connaissances? il veut être gueri, et ce n'est pas avec un *pistil* de plus ou de moins que vous y parviendrez (1).

Devoirs du médecin.

Il ne suffit pas que le médecin ait du savoir, sa profession l'oblige à des devoirs qui, négligés, rendraient ses soins imparfaits. La société le réclame comme un bienfaiteur; l'être souffrant l'invoque comme un dieu, et l'honneur de son art exige de lui une conduite exempte de reproches. C'est peu qu'il ait puisé de sages préceptes sous les plus habiles maîtres, l'essentiel et le plus difficile à acquérir lui manque, puisqu'au milieu de ses sollicitudes il n'a pas eu

(1) Ce fut là l'expression dont se servit un célèbre Professeur de cette Ecole, pour me faire sentir tout le danger qu'il y avait pour un jeune homme à perdre trop de temps à l'étude des sciences d'agrémens.

encore le temps de réfléchir sur l'immensité de ses devoirs. A quoi vont lui servir tous ces riches matériaux péniblement amassés, lorsque seul, avec son inexpérience, il devra porter un pas plus hardi dans le sanctuaire de la science, et devenir responsable du bonheur de ses semblables? Ce ne seront plus des guides sages et éclairés qui dirigeront ses pas encore incertains; il devra se frayer lui-même une route à travers mille écueils différens. Il me semble déjà voir tous les yeux fixés sur lui; ses moindres démarches vont être scrupuleusemont épiées, commentées, et le plus souvent faussement interprétées : on lui tiendra un compte rigoureux de ses moindres propos, de ses plus petits mouvemens; que dis-je? n'aura-t-on même pas l'injustice de le comparer à un jeune pilote qui s'expose à voguer sur une mer orageuse, sans songer qu'il a passé ses plus belles années à donner du soulagement aux infirmités humaines. Ici ce seront des envieux par caractère; là des calomniateurs par oisiveté ou par méchanceté; plus loin des jaloux qui, opposant des obstacles à ses timides succès, fonderont leur triomphe sur les ruines d'une réputation à peine commençante. Personne, en un mot, ne lui tendra une main protectrice; chacun voudra que son voisin fasse l'épreuve de ses talens, et craindra de l'appeler chez lui. Quelques parens, des amis fidèles chercheront à le faire connaître; on les accusera de prévention, et leurs jugemens deviendront suspects. Mais changeons de langage (1); tous les hommes ne sont pas injustes; sachons leur pardonner ce manque de confiance; ils redoutent ce qu'ils ont tort, il est vrai, d'appeler nos premiers essais; mais c'est à nos succès à dissiper cette erreur et à triompher de leur crainte.

---

(1) Ce n'est pas à moi en effet à en tenir un semblable, puisque la bienveillance dont m'ont toujours honoré les généreux habitans d'une ville où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, m'épargnera, j'espère, des difficultés si tourmentantes. J'aime à leur adresser publiquement le témoignage de ma reconnaissance; mon cœur avait besoin de payer cette dette.

Il y a plus de vingt siècles que le père de la médecine disait que la vie entière du médecin était en action, et que toutes ses actions devaient être dictées par la vertu. Qui mieux que lui a marqué son passage sur la terre par plus de bienfaits, par l'exemple journalier de plus de grandeur et de générosité ? qui s'est fait des idées plus sublimes des devoirs de sa profession ? Mais quelle force d'ame ne faut-il pas au jeune homme surtout pour sacrifier sa vie à des exercices pénibles et dégoûtans, pour résister à l'attrait puissant de plaisirs, s'éloigner de ces lieux publics qui, pour le reste des hommes, sont consacrés à la joie et au délassement ; pour éviter ces réunions bruyantes, où le sage ministre de la nature se verrait à chaque instant exposé à violer les lois sacrées de la tempérance ; pour conserver la pureté de ses mœurs, vaincre ses penchants vicieux, dissiper ses erreurs, et acquérir par-là cette réunion de qualités dont, suivant l'auteur d'*Anarcharsis*, notre ministère exige sans cesse l'exercice ? Oui, il semble que le médecin soit destiné à faire divorce avec le monde heureux, et que le malheur et les souffrances doivent devenir sa seule et unique société. La gaîté ne fut point créée pour lui ; loin des plaisirs tumultueux, sans ambition et sans envie, il doit méditer constamment sur les moyens de faire du bien à ses semblables (1). Son existence toute entière doit être subordonnée à celle des autres. Combien il va s'estimer heureux d'avoir tant de moyens de faire du bien ! combien cette idée flattera son grand cœur ! Tant d'actions vertueuses porteront le calme dans son ame ; une joie pure et tranquille accompagne toujours, jusques dans l'intérieur de sa maison, celui qui de ses devoirs sait faire les règles de sa vie : les siens ne lui coûteront aucun effort, et son penchant à les

---

(1) On ne devient pas sage en courant sans cesse après les divertissemens, en voltigeant sans réflexion d'une société à une autre, en parlant continuellement de petitesses et de minuties, et en s'agitant beaucoup sans rien faire. En général, qui veut devenir sage, a dit un grand philosophe, doit apprendre à vivre dans la solitude. *Zimmermann*, Trait. de la solit.

remplir deviendra une douce habitude nécessaire à son existence. Mais au milieu de tant de jouissances viendra parfois se mêler une douce mélancolie ; elle lui sera même nécessaire : *Hippocrate* nous en a donné l'exemple : c'est cette mélancolie que l'on voit régner dans la lettre qu'il écrivait à *Démocrite*, dans laquelle il se plaignait des peines de sa profession, et des faux jugemens auxquels on y est exposé. Tant de bonheur deviendra donc le prix de quelques sacrifices. Des sacrifices ! ... ce n'est pas là le mot ; disons plutôt des douceurs : et d'ailleurs n'en serait-il pas toutefois assez dédommagé par la certitude de la prééminence de son art, de cet art sublime qui lui permet de faire de sa vie une mission continuelle de bienfaisance ? Qu'on lui laisse cet orgueil ; il ne peut que tourner au profit de l'humanité ; il en a besoin pour l'aider à supporter tant d'épreuves, tant de privations : mais il est si beau de servir les hommes ; il est si grand d'aller au-devant de leurs plaintes, de leurs douleurs ; il y a tant de gloire à veiller aux malheurs qui les menacent, à en être la sentinelle vigilante, que le travail, l'ardeur, l'opiniâtreté dans l'accomplissement de ses devoirs, l'abandon même, s'il le faut, de sa santé, rien ne doit coûter au véritable disciple d'*Hippocrate*, de ce grand homme qui s'écriait : « C'est par ce moyen « que je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon « art. »

Tel est le sort de celui qui a osé embrasser l'emploi honorable de soulager les hommes. Ce n'est plus pour lui le moment de calculer avec leur ingratitude. Le médecin qui a pour son art ce respect réligieux qu'il mérite, doit se faire une ame au-dessus de toutes les passions ; il doit la *tremper*, si je puis le dire, dans la *coupe de l'adversité*, afin de la rendre inaccessible à l'impression de tous ces revers qui font le tourment du vulgaire. Ce ne sera qu'en se soumettant à de si dures épreuves qu'il pourra obtenir cette estime publique que l'on ne peut point s'empêcher d'ambitionner, disait l'auteur d'*Anacharsis*, sans avouer qu'on en est indigne.

Mais celui qui penserait n'avoir pas d'autres devoirs à remplir

ne mériterait pas de porter un nom qui lui en rappelle sans cesse d'autres tout aussi sacrés. Qu'il songe que tous les hommes, sans distinction de rang et de fortune (1), ont les mêmes droits à ses soins; que son asile soit un refuge toujours ouvert au malheur, où le pauvre puisse trouver des conseils et l'espérance. Que l'ingrat, comme l'injuste, soient par lui comblés de bienfaits; qu'il fasse même le sacrifice de ses propres ressentimens quand il s'agira de la vie de son semblable; que le chef de famille n'ait point à craindre, en l'appelant, d'introduire dans sa maison un espion ou un corrupteur auprès de sa femme ou de sa fille; que la discrétion lui fasse un devoir indispensable d'ensevelir pour toujours les faiblesses honteuses qui lui seront confiées. Qu'il sache que, quelque répréhensibles que soient les fautes qui exigent son ministère, quelque dégoût, quelque indignation qu'elles puissent lui inspirer, tout doit respirer en lui l'indulgence et la bonté; qu'il n'oublie jamais que ses fonctions sont de sécher les larmes, de soulager les maux, et ne vont pas jusqu'à corriger les mœurs; qu'il en laisse le soin à d'autres qui sauront sonder les cœurs, les changer ou les punir. Qu'il guérisse en feignant d'ignorer le mal qu'on cherche à lui cacher; qu'il soit prudent surtout dans les questions qu'il sera obligé de faire à la jeunesse, quand il aura à craindre de faire naître en elle l'idée du vice qu'il soupçonne. Que dans ces circonstances délicates où la beauté sera contrainte à soulever pour lui jusqu'au voile le plus mystérieux, rien en lui ne puisse blesser la pudeur qui dépose son bouclier à ses pieds. Mais qu'il soit particulièrement modeste dans ses succès (2); qu'il ne

---

(1) Lorsque le temps ne pouvait suffire à *Roussel* au nombre des visites qu'on lui demandait, il se rendait de préférence chez les pauvres, en disant que les riches avaient de quoi payer les soins des autres médecins. *Alibert*, Elog. de *Roussel*.

(2) Celui que les talens ou les circonstances ont environné de la confiance publique doit rarement parler de ses succès aux hommes moins fortunés que lui. Le bonheur est un tort que l'on ne pardonne pas dans une profession où,

craigne même pas de publier ses erreurs, afin de les faire servir de leçons; il prouvera par-là qu'en sacrifiant pour le bien de l'art jusqu'à l'opinion, il ne fait qu'imiter le père de la médecine, qui avouait sans peine ses malheurs. Qu'aucune pusillanimité indigne de son caractère ne le détourne jamais de ses devoirs; que l'espoir des récompenses, les amorces de la séduction, l'amour de la vie, rien ne soit capable de l'ébranler un seul instant. Qu'il songe enfin que toute sa vie est un sacrifice fait à l'humanité, et que sa seule jouissance doit être de passer d'une bonne action à une autre meilleure s'il se peut. C'est alors qu'il pourra s'écrier : Heureux les médecins dont les jours sont couronnés par l'estime et la reconnaissance de ceux qu'ils ont secourus !

Mais c'est surtout auprès des malades, comme j'aurai occasion de le dire plus tard, qu'il doit s'armer de toute sa philanthropie, cette aimable amie de toutes les vertus, qui fait le bien pour l'amour même du bien. C'est elle seule qui peut lui inspirer cette affabilité consolatrice, cette douceur compatissante, ces attentions délicates si précieuses dans le traitement des maladies. Qu'il les aborde donc avec cette gaîté rassurante, cette réunion de qualités que *Shakespear* appelait avec emphase le *lait de la bonté* (1); qu'il soit bien persuadé que la médecine, comme la bienfaisance dont elle est l'image, ajoute un nouveau prix aux soulagemens qu'elle procure par la manière de les répandre, et qu'il n'est aucune consolation minutieuse en apparence qui ne puisse devenir salutaire; qu'il soit auprès d'eux prudent dans ses essais, dans ses gestes et ses

---

tous les droits étant égaux, on prend trop souvent un émule pour un rival, un rival pour un ennemi. *Petit*, Méd. du cœur.

(1) *Grégory*, Discours sur les devoirs du Médecin. La bonté véritable, celle de tous les momens, est moins rare sans doute que les imaginations mélancoliques ne se plaisent à le dire, et que les cœurs dépravés n'affectent de le croire. Le mal est toujours éclatant par sa nature; le bien au contraire est obscur. *Cabanis.*

paroles; qu'il sache leur inspirer la confiance par un abord ouvert et modeste, un extérieur simple et décent, un maintien grave sans être austère, une prévenance attentive, mais exempte de bassesse (1), un langage obligeant et affable; qu'il sache, en un mot, comme l'a dit le professeur *Cabanis*, « que le médecin doit joindre « l'humanité la plus touchante à cette modestie réfléchie qui cul- « tive la vertu comme un art qui fait remplir ses devoirs comme « on satisfait à des besoins ».

Terminons ce coup-d'œil sur la conduite du médecin par quelques légères considérations sur ce qu'il doit à la science. Celui qui a de son art ces hautes idées, qui ne sont le partage que des grands esprits, ne perd jamais de vue qu'au milieu du plus grand savoir il reste encore plus de disette que d'abondance. La médecine, comme nous l'avons déjà dit, ne connaît point de limites; elle présente au génie un vaste champ à parcourir; cette vérité, sans doute bien décourageante pour les hommes vulgaires, ne saurait ralentir les laborieux efforts de ceux qui nourrissent en eux le desir de se rapprocher autant que leurs forces le leur permettent de ce terme idéal que l'on nomme *perfection*. Qu'on juge, d'après cela, de l'idée que l'on doit se faire de ces prétentions ridicules de tout savoir, de ne devoir douter de rien : ce sont-là, sans qu'il fût besoin de le dire, les pernicieux effets d'une vile ignorance, d'une stupide présomption. Que doit-on penser aussi de ces médecins détracteurs de leur propre état, parmi lesquels, comme on l'a judicieusement observé, on n'a jamais trouvé de praticiens recommandables; presque tous ont été des spéculateurs dévoués aux sciences exactes, souvent étrangers à toute pratique, ou des hommes sans tact, que des malheurs constans ont avec raison dégoûtés. En général, celui qui méprise son

(2) J'ai ouï dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, *qu'il était aussi souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un médecin qui pense noblement de son art, et qui sait ce qu'il se doit, aura-t-il cette souplesse? C'est sûrement là ce qui le fait mépriser, etc. *Zimmermann*, Traité de l'exp.

art ne peut jamais devenir un bon artiste ; l'incrédulité dans ce genre n'appartient qu'aux petits esprits ; elle enfante presque toujours la paresse , et le plus souvent sert de voile à l'impéritie. Que ces *schismatiques* déhontés se gardent bien surtout d'affecter ces plaisanteries indiscrètes devant les malheureux malades, qui ne manqueraient pas d'en être attristés, ou plutôt qu'ils n'osent jamais s'en approcher, puisqu'ils ne sont pas dignes d'une science qu'ils profanent, qu'ils *apostasient.* Leurs devoirs sont de s'abstenir des fonctions de médecins , et de ne pas lutter contre des maux qu'ils ne sauraient guérir ni soulager , mais qu'ils sauraient fort bien accroître. Mais c'est assez s'occuper de ces enfans dénaturés que la médecine repousse avec horreur de son sein. Laissons à d'autres plumes le soin de les éclairer : ce n'est pas pour eux qu'un célèbre auteur a dit (1) : « Qu'un homme qui aime à s'instruire ne sait jamais rester « oisif; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse , « et c'est par-la que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé « par son érudition (2), il sait jusqu'où il doit suivre la route ordi-« naire et quand il doit la quitter. Il voit la suite et l'enchaînement « de toutes les choses qui rentrent dans les connaissances de sa pro-« fession; il aperçoit les fausses routes qu'ont tenues nos prédéces-« seurs, et en quoi ils ont raison. Leurs observations sont les maîtres

(1) *Zimmermann*, Traité de l'exp.

(2) La vraie érudition, a dit ailleurs le même auteur, mérite seule le nom de *science.* Elle est plutôt une habileté d'esprit qu'un ouvrage de mémoire. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur manière de penser et de parler, et ce n'est jamais qu'en citant les autres qu'ils croient bien dire. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fausse érudition ; car le vrai savoir est un bien qui doit nous être propre, et que l'on doit plus faire apercevoir par la finesse de l'esprit que par le nombre des citations. Combien de savans perdraient de leur mérite si l'on examinait leurs ouvrages selon ce principe !

Hippocrate a ingénieusement comparé les docteurs à grandes citations à des *frélons*, qui font beaucoup de bruit et point d'ouvrage. *Voy.* AVIS.

« qui lui marquent ses démarches, et l'aident à sortir du labyrinthe
« où l'ignorance ne trouve jamais le fil d'*Ariadne*.

« Enfin, ajoute-t-il, n'est-ce pas manquer à tout ce que l'on doit
« à l'humanité, en supposant que l'on oublie ce que l'on doit à la
« religion, que de se présenter au lit du malade sans avoir les
« connaissances requises? Peut-on se dire, j'ai fait ce que j'ai pu,
« si l'on ne peut en même temps se dire, je savais ce que je dois
« savoir? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la re-
« ligion, sans préjugé et sans fanatisme, s'accorde toujours avec
« les principes de l'honneur et de la probité. *Hippocrate* et *Sy-*
« *denham* n'étaient pas des gens irreligieux, etc. »

Il ne manquerait à la gloire de la médecine que de voir ceux qui sont destinés à en propager les bienfaits défendre leur ame de ces insinuations honteuses qu'inspirent trop souvent l'envie, la haine ou l'intérêt. Mais le jeune praticien, trop enthousiasmé peut-être de ses connaissances encore vierges, ne se présente pas dans l'arène avec ce doute philosophique qui devrait toujours accompagner l'homme même le plus éclairé : ses décisions sont trop tranchantes, ses actions souvent trop peu réfléchies. Le vieux praticien, d'un autre côté, fier d'une expérience qu'il croit infaillible, et par laquelle il jure sans cesse, trop servilement attaché à ses principes surannés pour avoir daigné se mettre au courant des connaissances modernes, s'éloigne de son jeune confrère, au lieu de lui prêter une égide protectrice. C'est ainsi que, divisés à la fois et par une témérité dangereuse, et par un dédain insultant, ceux qui devraient donner l'exemple de l'harmonie la plus parfaite prêtent à la risée publique, toujours disposée à saisir ce qui peut lui servir d'aliment, et lui donnent celui de la discorde. Mais les médecins, en se conduisant ainsi, connaissent-ils bien leurs intérêts? Pourquoi des hommes faits pour s'estimer mutuellement ne se coalisent-ils pas pour terrasser en commun la jalouse ignorance et le vil charlatanisme, qui cherchent à ravaler leurs talens, dans l'espoir de s'élever sur leurs débris? Mais loin delà; chacun cherche à se faire des

créatures, chacun veut avoir une opinion exclusive, craignant paraître partager celle de son confrère. Celui-ci, pour se donner de la supériorité, raconte avec emphase des succès dont le plus souvent il emprunte toute la gloire à la nature, et cherche à jeter du doute sur ceux des autres. Celui-là, profitant du malheur de son collègue, aime à proclamer ses fautes, à l'accuser publiquement d'impéritie, d'inconséquences, sans songer qu'il donne par ce moyen au méchant des armes qui lui deviendront à lui-même un jour funestes. Un autre..... Mais n'allons pas plus loin ; l'honneur de la science l'exige. Faisons des vœux pour que ce scandale cesse, et pour que chacun travaille à l'envi au bonheur de l'humanité ; il y a assez de gloire pour tous.

Les médecins ne devraient offrir qu'une société de frères ; la noire calomnie n'est pas faite pour des bouches dont on n'attend que des paroles de paix et de consolation. Ils doivent s'éclairer mutuellement, ne jamais chercher à briller aux dépens les uns des autres, ne point contredire un avis dans l'intention d'affecter une opinion contraire, ou du moins la combattre avec cette modestie qui ne nuit pas à la fermeté. Toutes ces disputes peuvent d'ailleurs devenir dangereuses pour le malade, si elles s'élèvent à son sujet. Il faut savoir se rendre à la raison, et surtout à l'expérience des grands hommes. Honorons les talens partout où ils se trouvent ; agissons avec sagesse, et discutons moins. Dans ces conférences où le bien du malade rend nécessaire la réunion de plusieurs lumières, les médecins devraient se rappeler qu'ils doivent guérir ou soulager par une unanimité de conseils. C'est dans ces occasions surtout, qu'il ne doit rien y avoir qui sente la vanité blessée, l'orgueil et la manie du savoir : on doit y parler sans autre prétention que celle de faire connaître simplement ce que l'on pense ; écouter sans impatience, sans humeur, et ne pas perdre de vue qu'on se rend sans efforts aux avis que la raison seule présente ; mais que l'amour-propre repousse avec opiniâtreté, ceux ou l'on a cru reconnaître l'intention d'humilier. Mais que l'on se garde bien cependant de se livrer à une trop faible com-

plaisance, qui serait un crime quand le sort d'un individu en dépend. Point de timidité, point de déférence, quand la conscience éclairée nous dicte nos devoirs ; on peut bien payer aux hommes dont les cheveux ont blanchi dans d'honorables travaux le tribut de respect qui leur est dû, sans cesser pour cela de rester fidèle à cette loi sacrée qui nous dit que la santé du malade passe avant toutes les convenances.

Hippocrate n'a pas dédaigné de faire un traité particulier de la décence du médecin : il semble même avoir porté son attention trop loin ; car nous voyons qu'il s'est occupé de son embonpoint, de sa couleur, etc., persuadé que son extérieur peut exercer une influence bien marquée sur beaucoup d'esprits. Qu'on se garde bien cependant de croire que le père de la médecine ait cherché à en imposer aux yeux, et à se rendre maître à peu de frais de la considération des hommes ; il a seulement voulu que toutes les qualités de ses disciples fussent en harmonie, afin de faire entrer, si je puis m'exprimer ainsi, *les vertus par toutes sortes de voies.* Que le médecin mette donc de l'ordre et de la propreté dans ses vêtemens ; mais que cet ordre ne sente ni une affectation ridicule, ni un asservissement aux caprices de la mode. Qu'il évite avec un égal soin d'imiter ces patriarches de la médecine, dont l'ajustement, la démarche et le maintien étaient si grotesques, qu'ils ressemblaient à des magiciens; et ces jeunes étourdis, qui, tout nouvellement *sevrés* de l'Ecole, portent dans le monde ces fades *minauderies* qui les couvrent de honte et de ridicule. Tous ces attributs doivent être abandonnés aux charlatans et aux professeurs de *nécromancie*, qui en ont besoin pour séduire. Une simplicité noble et soignée, rejette tout ce vain étalage, qui a pour inconvénient de changer le médecin en un juge terrible, portant sur ses pas la terreur et le désespoir, ou d'en faire un jeune docteur plus propre à figurer dans les annales des frivolités que dans celles de la bienfaisance.

Devoirs envers la société en général.

Les détracteurs les plus acharnés de la médecine sont cependant forcés de lui rendre hommage dans ces calamités désastreuses où le salut d'un peuple entier repose sur sa vigilance et sur ses conseils. Dans ces tems éloignés où l'homme était plus généreux et moins injuste, la reconnaissance publique aimait à proclamer les noms de ses bienfaiteurs. Si le siècle des apothéoses à fait place à celui des lumières, il n'en est pas moins vrai que la vénération des humains accompagne encore quelquefois l'héroïsme : et où en est-il de plus grand et de plus digne d'être célébré que celui que présente le médecin au milieu de ces fléaux destructeurs qui ravagent des contrées entières, et moissonnent tous ceux que la prudence ou la fuite n'ont point sauvés ? On nous vante le courage de ces guerriers qui, à la tête des armées, vont affronter les périls ; mais les dangers qu'ils courent sont-ils comparables à ceux que présente une ville infectée de la peste ? Ici, ni le bruit des instrumens, ni le spectacle imposant d'une armée, ni enfin cette ardeur martiale qui se communique des uns aux autres, quand l'imagination est exaltée par des idées de gloire, ne peuvent rien sur le cœur pour l'affermir contre la certitude de la mort, dépouillée de cet état qui la fait mépriser. Ici elle frappe à coup sûr et sans relâche le citoyen de tout rang, de tout âge et de tout sexe ; ici elle ne respecte aucun asile, pénètre dans les réduits les plus obscurs, et menace continuellement ceux qui ont échappé à ses traits. C'est dans ces momens de deuil et de dangers, au milieu de ces fléaux qui pèsent sur tant de victimes et sèment à la fois l'épouvante et le trépas, que l'on voit le médecin tantôt dans la cabane de l'infortuné, tantôt dans le palais du riche. Il ne cherche point son salut en se dérobant aux yeux du public ; bien loin delà ; il brave les périls, il éclaire le magistrat, lui montre par son courage et ses lumières les moyens d'anéantir l'ennemi commun, ou de lui arracher des victimes. Il lui prescrit

pour cela les règles à suivre; il dirige tous ses efforts, et donnant un sublime essor au saint zèle dont il est embrasé, il fait, s'il le faut, le sacrifice de sa santé, de sa fortune, et même de sa vie. C'est alors qu'on le voit au milieu des infortunés comme un ange tutélaire s'avancer d'un pas intrépide, et opposer une digue nécessaire à la destruction la plus horrible. Il se précipite, avec cette tranquillité que l'amour seul des hommes peut inspirer, dans ces asiles encombrés de malheureux, que le salut du public a séparés de leurs parens, dans ces momens où les soins de l'amitié et de la nature seraient indispensables. Il n'oublie rien pour leur inspirer l'espoir, soutenir leur courage, les guérir, les soulager, et leur faire oublier, s'il se peut, qu'ils sont entourés de mercenaires souvent barbares, qui ne les servent qu'à regret, et les ensevelissent avec joie. C'est ainsi que le théâtre du malheur deviendra son poste; la contagion, la douleur et la mort l'y attendent: n'importe, l'humanité et son devoir l'y appellent. Point de pusillanimité; que l'amour de la vie n'arrête pas des élans si généreux; sa mort pourra être sans gloire, mais il l'aura trouvée sur *le champ des vertus*, qui vaut bien, quoi qu'en pensent les hommes, *le champ de Mars*. Eh! quel salaire ne porte pas d'ailleurs avec lui un pareil dévouement! L'état de l'ame qui l'inspire est accompagné des plus douces jouissances. Que lui importe, au reste, que son nom périsse dans l'oubli? il sait d'avance que la renommée fait rarement connaître ceux qui finissent leurs jours en s'occupant obscurément du bien.

On ne peut pas s'entretenir des devoirs que le médecin a à remplir dans ces occasions heureusement peu fréquentes, sans se rappeler les exemples que nous ont laissés ces grands hommes, dont les fastes de notre art ont conservé précieusement le souvenir. Tels furent les *Hippocrate*, les *Raymond*, les *Mertens*, etc., et tel a été de nos jours un célèbre professeur de cette Ecole, dont l'héroïsme a surpassé de beaucoup ce que nous connaissions de plus grand dans ce genre.

Le médecin, pour être utile à son pays, n'a pas toujours besoin

que de pareils fléaux viennent y porter la désolation et la mort. Tous ses jours sont autant de jours de sollicitudes et de bienfaits. Tantôt le législateur, dont il doit être l'ame et la boussole, aura recours à ses lumières dans l'administration de quelque loi; tantôt le prince lui-même le consultera sur la construction d'une ville, d'un camp, sur la marche d'une armée, etc.; plus loin, ce sera un magistrat chargé de la justice qui viendra le prier d'éclairer le jugement qu'il doit porter sur le crime de quelque individu. Quelle tâche délicate à remplir! Quel concours de prudence, de probité, et de connaissances ne lui faudra-t-il pas! Qu'il se souvienne qu'il va être juge dans la cause pour laquelle il est appelé; qu'il soit rigide observateur de toutes les lois de l'équité: ni les offres les plus séductrices, ni les menaces les plus terribles, ni les suggestions les plus pressantes, ni les larmes enfin les plus éloquentes ne doivent l'ébranler. Qu'il soit le *vir probus* par excellence; qu'il tremble en approchant du sanctuaire de la justice, pour prononcer sur le sort d'un individu dont la vie, la réputation et la fortune tiennent à sa décision. Qu'il ne perde jamais de vue cet axiôme : qu'*il vaut mieux sauver dix coupables, que de faire périr un innocent.* C'est en suivant ces préceptes qu'il pourra justifier, par une conduite sans reproches, l'honorable confiance qu'on aura placée en lui; par-là il restera toujours en paix avec sa conscience, envers laquelle chacun est comptable de ses actions.

Après ces légères considérations sur les devoirs du médecin envers le public, viennent naturellement se placer quelques idées sur les efforts qu'il doit faire pour s'opposer aux ravages de ces maladies contagieuses qui moissonnent ces précieux animaux dont l'homme a su se faire de si utiles et de si fidèles serviteurs. Les célèbres *Ramazini* et *Vicq d'Azir* ne crurent pas indignes de leur gloire d'en faire une étude particulière. Tout le monde sait que ce dernier nous a laissé un excellent traité sur les maladies contagieuses des bêtes à cornes. Ce n'est pas ici le lieu de faire sentir tous les avantages qui pourraient résulter du rapprochement des affections morbifiques des

animaux avec celles qui attaquent l'espèce humaine. Je me bornerai seulement à éveiller l'attention des praticiens sur ces épizooties qui portent la ruine et la désolation dans les campagnes. Et d'ailleurs, comme l'a dit *Cabanis*, n'est-ce pas un véritable devoir de donner à des êtres qui partagent si patiemment nos travaux, qui embellissent et souvent conservent notre vie, qui sont les plus utiles instrumens d'une foule d'entreprises, qui multiplient les richesses et la jouissance de l'état social, tous les soins qui peuvent rendre leur existence plus douce ?

Devoirs envers les malades.

« Qu'il serait grand et sublime, qu'il serait digne d'admira-
« tion et de respect, s'écriait le philosophe *Cabanis*, celui qui par-
« viendrait à maîtriser toujours la douleur ! » Mais avouons à regret que notre art est bien loin d'avoir un empire si prompt sur elle. Que de fois ne devenons-nous pas spectateurs impuissans des maux qui affligent l'humanité ! Tout ce qui environne l'homme, tout ce qui même compose sa merveilleuse organisation, est pour lui autant de sources de désordres et de souffrances : sans cesse sa frêle existence est menacée; et tel est le sort de tous les êtres vivans, qu'ils sont assujettis à souffrir et à mourir. Avec la vie, a dit l'éloquent *Petit*, l'homme reçut la douleur en partage. Il semble que la nature en ait voulu faire un élément nécessaire à son être, pour mieux lui faire apprécier le plaisir qu'elle lui a opposé. Mais pourquoi faut-il que le sentiment de la douleur soit en nous le plus fort ? pourquoi faut-il que le plaisir nous touche moins qu'elle, et ne suffise pas toujours pour nous en consoler ? Nous supportons tous avec impatience le fardeau de nos maux ; ce sont les plus cruels ennemis de notre bonheur : ils sont rares les *Possidonius* qui, au milieu des redoublemens d'une maladie aiguë, puissent avoir le courage de s'écrier que *la douleur n'est pas un mal;* mais c'est la science, comme a raison de l'observer *Montaigne*, qui joue son rôle, nos sens en sont juges.

Mais contre un tyran que l'on nous représente armé d'un sceptre de fer, la nature prévoyante a su opposer le médecin (1). Elle l'a créé pour défendre l'homme de ses attaques; plus il a d'empire sur lui, et plus il se concilie d'admiration et de reconnaissance. « Veillez, ah! veillez, a dit encore l'élégant *Petit*, sur l'ame « de celui qui souffre; pour lui le temps ne vole plus; il se traîne « avec lenteur sur de longues minutes et sur d'éternelles heures » (2)!

Qu'exige de nous, en effet, celui qui nous appelle au secours de son existence menacée? Bien loin de ressembler à ce grand homme (3) qui remerciait Dieu d'une maladie qui le forçait de rester à la maison, il veut être soulagé, guéri ou consolé. Le médecin est imploré comme un ange bienfaisant; jamais culte ne fut plus pur que celui qu'on lui rend, parce que jamais il ne fut de plus pressans besoins. Qu'il est doux pour lui de se rendre à des vœux si ardens! Combien il doit s'estimer heureux d'avoir le moyen de contribuer à la félicité des autres! Quel triomphe pour une ame sensible que le sourire du bonheur que l'on a fait!

Ici devrait se trouver l'examen des moyens que l'art possède pour venir au secours du malheureux qui souffre; mais on sent que ce serait entreprendre un traité complet de thérapeutique. Il n'appartient qu'à une expérience long-temps réfléchie d'en tracer les grands préceptes; heureuse encore si elle pouvait suffire pour leur donner cette certitude qui serait la plus belle récompense de ses efforts! Quant à moi, fidèle au plan que je me suis fait, je me bornerai à examiner quels sont les devoirs du médecin auprès du malade qui l'appelle, sans même me permettre que très-peu de réflexions sur sa conduite médicale.

---

(1) *Platon* disait que, pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il voudrait guérir, et par tous les accidens et circonstances dont il devait juger. *Montaigne*, Essais.

(2) Veiller pour le malheur, c'est avoir un beau songe. PETIT.

(3) *Zimmermann*, Traité de la solitude.

La manière dont un médecin doit aborder un malade n'est pas aussi indifférente qu'on pourrait bien se l'imaginer. A la tête des qualités qui doivent diriger ses relations avec lui vient naturellement se placer l'humanité, ce sentiment généreux qui n'est point, qu'on ne le croie pas, une vertu de tous les jours. C'est elle qui établit entre eux cette confraternité, cette douce concordance qui va faire exercer au médecin sur son malade une espèce de paternité d'adoption; il va devenir son guide et son appui. C'est sans doute cette vérité qui avait fait dire à *Celse* que le meilleur médecin était, à mérite égal, celui qui d'avance était l'ami de son malade. En effet, de quels sacrifices n'est pas capable l'humanité lorsque la tendre amitié en dirige sagement les soins? Que celui dont l'éducation n'a pas adouci le caractère naturellement brusque et insensible n'ose donc jamais aborder le lit de la douleur; son ton dur, absolu et silencieux lui donnerait l'air d'un juge sévère plutôt que celui d'un ministre de bonheur. La crainte et le désespoir devanceraient ses pas; ce n'est point par lui que peut être connu l'art si précieux de captiver la confiance. Que penser du médecin qui ne porterait auprès de son malade que de la science sans pitié, que des remèdes sans consolation, qu'une indifférence barbare; celui qui ne connaîtrait que l'art de soulager par les médicamens ne serait pas le bienfaiteur de ses semblables. Approchons-nous donc de notre malade avec un visage toujours égal, toujours serein; qu'il puisse y lire tout l'intérêt que nous prenons à lui, et bientôt naîtra dans son ame cette sécurité si favorable à nos succès. Interrogeons-le avec douceur; écoutons-le avec tranquillité; la patience fut faite pour la douleur. Permettons-lui les moindres détails; le malheur a droit de tout dire. Ne nous occupons que de lui; il est permis à l'être souffrant d'être égoïste, Condescendons à ses goûts, à ses fantaisies, même à ses caprices. Accordons-lui avec joie ce qu'il nous demande; si nous sommes forcés de lui refuser, qu'il lise en nous la peine que nous avons de le faire; faisons-lui entendre que c'est pour son bien; cherchons à rassurer son courage, à dissiper

ses alarmes (1), à lui faire oublier, par nos propos, s'il se peut, les douleurs qui déchirent ses membres. Celui qui ignorerait l'avantage de savoir diriger à son gré l'esprit de son malade ne serait pas médecin ; car, quelles que soient les affections dont il se trouve affecté, tous les secours moraux subordonnés aux principes de la saine raison sont utiles (2). La gaîté est encore un vrai mérite dans un médecin; mais il faut qu'il sache s'en servir à propos, et que la douceur, la grace et la décence en soient toujours les compagnes fidèles; alors elle relève l'esprit, et entoure le malade d'illusions agréables. Que le péril qui le menace ne fasse jamais changer notre situation, nos gestes et nos manières; que nos yeux et tous nos traits soient en harmonie avec nos paroles; que nos réponses soient calmes et rassurantes. Gardons-nous de nous troubler et de troubler les autres; car il est important de répandre sur tous les visages la plus parfaite sécurité. Lorsque nous apercevons dans sa maladie quelques signes salutaires, faisons-les lui connaître aussitôt, afin d'établir dans son ame cet espoir si nécessaire aux succès de nos remèdes et de sa guérison; empressons-nous à lui faire espérer, dans le cas contraire, que ses souffrances touchent à leur fin, et que son salut est pour nous l'affaire la plus importante et la plus chère (3); soyons, en un mot, complaisans, soigneux et diligens; ayons pour tous nos malades ce respect touchant qu'inspire le malheur, qui veut être toujours consolé et encouragé.

Mais c'est surtout auprès de ce sexe enchanteur qui, en perdant sa santé, craint de perdre son empire, que le médecin doit redoubler de zèle et d'attentions. Sa vie est presque toujours une suite d'alternatives de bien-être et de souffrances; et trop souvent la souf-

---

(1) *Hippocrate* a dit que les alarmes du malade étaient des choses très-nuisibles, et que le médecin qui savait les prévenir ou les arrêter n'était pas peu utile.

(2) Qui craint de souffrir, souffre déjà ce qu'il craint. *Montaigne.*

(3) Un moyen d'adoucir les maladies, c'est d'adoucir leurs noms. *Id.*

france domine; aussi la femme veut-elle qu'on la plaigne davantage que l'homme : accusons-en aussi sa sensibilité, qui lui fait porter à l'extrême tous les mouvemens de son ame. Flattons-la donc même dans ces orages qui viennent flétrir ses charmes ; elle n'est que plus avide de prévenances, de soins, et captiver notre attention, ce sera pour elle régner encore et s'entourer de nouvelles illusions. Rendons-nous à notre tour maîtres de son cœur ; rassurons-la sur ses craintes, flattons ses goûts et ses affections. Soyons plus que jamais indulgens pour ses caprices; écoutons avec intérêt ses plaintes ; consolons-la par tous les moyens possibles. Portons même la complaisance jusqu'à ôter aux remèdes que nous lui ordonnons tous les dégoûts qu'ils présentent ; mais n'allons pas jusqu'à les dénaturer au point de les rendre inutiles. Paraissons remplis de confiance dans leurs effets, sans quoi nous détruirions notre propre ouvrage en lui laissant apercevoir le moindre doute (1).

Mail il ne suffit pas que le médecin fasse de son côté tout ce qui peut être utile et agréable au malade, il faut qu'il soit secondé : *Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum et præsentes et externa*, a dit le père de la médecine. Le choix des garde-malades n'est donc pas indifférent, et mérite toute l'attention du médecin. *Hippocrate* a encore dit que notre art était tel, qu'on n'y pouvait, à son avis, rien négliger. Entourons donc nos malades de personnes de physionomie agréable et gracieuse; qu'elles aient une ame sensible et disposée à les plaindre de leurs maux ; celui qui souffre veut plus que des attentions, il veut être plaint. Si je reviens de ma maladie, disait *Mirabeau*, je ferai un bon mémoire sur l'art de garde-malade (1), tant il avait éprouvé que

---

(1) Il faut cependant, dans l'administration des médicamens, tâcher d'éviter le reproche de *Sthool* : « Ils avaient, dit-il, à traiter des gens pusillanimes, « des femmes, des personnages de qualité et autres, auxquels les docteurs doucereux ne donnent que des bombons ».

(2) *Cabanis*, maladie de *Mirabeau*.

des soins délicats, des mouvemens ménagés étaient inappréciables. Heureux celui qui, au milieu de ses souffrances, les a reçus de ce sexe qui veut nous être utile, même lorsque nous ne pouvons rien pour son bonheur. Ni les fatigues, ni les dégoûts, ni les caprices, ni les dangers, rien ne peut modérer le zèle de cette main douce et caressante qui plaît toujours au malade le plus affaibli. On aime à entendre cette voix douce et consolante, ce ton de l'aménité ; à voir cette prévoyance dans les soins, ces attentions délicates et jamais sollicitées. Que le médecin applaudisse à leur zèle, qu'il leur tienne des propos obligeans ; elles doivent l'aider dans ses vues, et faire fructifier avec lui les ressources de son art : ce sera le vrai moyen d'éviter les méprises, les imprudences, et souvent les dangers.

Voilà les vrais moyens sans doute de gagner la confiance de nos malades, et de leur être utiles. Qu'il est heureux celui qui peut se rendre maître de ce sentiment, qui ne compose jamais dans son abandon, et qui est si influent sur nos moyens curatifs, si nécessaire à nos succès! Eh! que ne peuvent point les battemens d'un cœur satisfait! Qu'on ne croie pas cependant qu'il soit si difficile d'y parvenir; les moyens sont innombrables, et il ne faut que savoir en profiter. C'est une science sublime sans doute que celle qui apprend à se rendre maître de l'ame, à rassurer l'imagination, deviner les besoins, suppléer aux efforts infructueux de l'art. Qui ne sait d'ailleurs que l'étude des passions tournerait toujours au profit de l'humanité, et à l'avancement de l'art? *Baglivi* en était si pénétré, qu'il disait que le médecin qui possédait l'art de persuader et de parler, donnait une telle force aux remèdes en excitant la confiance des malades, qu'il avait souvent guéri des maladies graves par des moyens fort communs. Apprenons donc, à l'exemple de ce grand homme, à faire fructifier les préceptes de la médecine morale, et nos succès n'en seront que plus assurés.

Mais les véritables sources de la confiance, ce sont sans contredit les talens; eux seuls peuvent nous en rendre long-temps dépositai-

res, lorsque les succès nous aident à la conserver. Le charlatanisme sera souvent plus heureux que nous, car l'effronterie et la hardiesse font chaque jour la conquête de l'opinion publique, mais son triomphe sera passager, et s'évanouira comme un songe. Que le médecin véritablement philosophe ne se rende jamais chez un malade sans être muni des connaissances nécessaires. *Hippocrate* voulait que l'on sût d'avance ce qu'il fallait faire; l'expérience réfléchie, disait-il, apprend de quelle manière il faut agir. Ce grand homme voulait sans doute nous faire entendre par-là que le médecin ne devait rien ignorer, afin qu'il sût à propos s'opposer aux progrès du mal. Mais une maladie, a-t-on dit, est un grand danger quand un médecin l'approche avec un système en tête (1) : où est alors, en effet, la prudence, cette règle fidèle du savoir qui mûrit la raison, et la dirige vers le véritable but (2) ? Les bons praticiens n'en manquent pas; ils aiment mieux douter que s'exposer à agir au hasard, et laissent aux imaginations ardentes le besoin d'asservir tout ce qui se présente à leurs idées exclusives. On ne les voit point proclamer des succès dont ils n'ont été que les témoins; ils savent accorder à la nature ce qui lui appartient : toujours lents dans leurs examens, ils y procèdent avec méthode, ils n'agissent qu'après avoir découvert le mal qu'ils ont à traiter, le siége qu'il occupe, les indications qu'il présente, et sont toujours exacts à observer les effets des remèdes qu'ils prescrivent. Ils sont enfin persuadés que la meilleure médecine est souvent celle où l'on n'a recours à aucun médicament (3), et que plusieurs maladies ne se guérissent que lorsqu'un médecin imprudent se retire (4).

---

(1) Analyse de la philosophie de *Bacon*, chap. 8.

(2) Il n'en est pas en médecine comme dans les autres sciences; ici on ne peut errer impunément dans le choix des règles que l'on s'est tracées; l'application en est toujours directe. La théorie du phlogistique de *Stahl* n'a tué personne que je sache, etc. *Cabanis*, Révol. de a méd.

(3) *Optima interdùm medicina, st medicamentis non uti.* CELSE.

(4) *Arétée.*

Ils ne perdent point de vue qu'il est d'un homme raisonnable de ne jamais promettre la guérison d'une maladie reconnue incurable, de peur de paraître avoir tué celui que le sort aurait fait périr (1). Egagalement circonspects dans leur prognostic, ils ne s'exposent point à donner mal à propos de bonnes ou mauvaises espérances. Ils s'empressent quand il le faut à profiter des conseils de *Sydenham*, surnommé à si juste titre l'*Hippocrate* anglais. « Je n'ai point honte, « dit-il, d'avouer que dans le traitement des fièvres, lorsque je ne « voyais pas ce que je devais faire, j'ai souvent agi prudemment « pour moi et pour le malade, en ne faisant rien. En effet, pendant « qu'en considérant la maladie, je considérais les meilleurs moyens « à lui opposer, souvent elle s'est guérie insensiblement d'elle même, « ou elle est revenue à un type qui m'a clairement annoncé quelles « étaient les armes qu'il fallait prendre pour la combattre ». Mais c'est surtout, à nous jeunes médecins, à dire quelquefois avec *Sydenham*, je ne sais que faire, parce que je ne vois rien ; la prudence exige de nous cet aveu ; et pourrait-il coûter à notre amour-propre, quand nous l'entendons sortir de la bouche d'un des plus grands hommes dont s'honore notre art? Cette timidité nous sera aisément pardonnée par les personnes raisonnables (2) : et que nous importe l'approbation des autres? Attendons, pour montrer plus de hardiesse, d'avoir été longuement instruits à l'école du malheur; apprenons-y l'art si précieux de lui arracher quelques victimes. De pareils succès seraient sans contredit la plus douce jouissance du médecin ; mais par suite de cette loi immuable que tout ce qui a commencé doit finir, la pratique ne nous offrira que trop souvent

(1) *Celse.*

(2) Tout homme peut débiter de graves maximes près du lit du malade, l'assourdir de ses scientifiques explications, et lui prescrire des formules longues et compliquées. *Pinel*, Nos. phil. p. CV. (*).

(*) *Francklin* disait qu'il ne fallait se servir de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vertu.

de ces cas désespérés où l'art est aux abois. La nature épuisée ne sera plus capable d'aucun effort salutaire : que devrons-nous faire dans cette cruelle extrémité ? Pourrions-nous rester indifférens à la destruction de notre semblable (1) ? Nous avons encore de nouveaux devoirs à remplir ; il faut que nous sachions pallier, enrayer les progrès de son mal ; il faut que nous jonchions de fleurs le chemin fatal qui doit le conduire au tombeau. « *Non solùm morbos curare,* « *sed et mitigare dolores, medicorum est ; et si mors inevitabilis,* « *tamen medici est ad terribile hoc iter jucundam, quantùm fieri* « *possit, sternere viam* (2) ». C'est alors que le médecin, aussi impuissant que la nature, disposé à s'affliger du sort de son malade, doit tâcher de se vaincre et de cacher son inquiétude. Dans les maux les plus désespérés, on veut encore des illusions : pourquoi ne pas en être prodigue si elles peuvent soulager, si elles peuvent essuyer quelques larmes ? Que nos soins n'en soient donc que plus empressés ; offrons-lui de l'espoir, même dans les remèdes, quoique nous sachions qu'ils doivent être inutiles. Que le nom de mort (3) ne sorte pas de notre bouche ; ne l'ouvrons que pour proférer encore des paroles de consolation ; elles sont nécessaires ; sans quoi, comme l'a dit *Petit*, l'espérance fuit, et l'on sent échapper l'ancre de la vie.

Il faut, au milieu des plus grands dangers, savoir répandre le

(1) Pourquoi les enfans d'*Esculape* ne cherchent-ils pas des moyens de laisser mourir paisiblement ? *Epicure* et *Antonin* avaient bien su trouver ces moyens ; mais nos médecins ne ressemblent que trop à des juges qui, après avoir prononcé un arrêt de mort, laissent la victime à sa douleur, aux prêtres et aux lamentations d'une famille. En faut-il davantage pour anticiper l'agonie ? *Encyclopédie*, art. *mort*.

(2) Pichler, *Oratio de qualitatibus medici*.

(3) Les Romains, pour éviter de prononcer le mot de *mort*, se servaient de périphrases : *ils ont cessé de vivre*, etc., au lieu de *ils sont morts*. Pourvu qu'il fût question de *vie*, ils s'en consolaient. *Montaigne*, Essais.

Les institutions humaines, dit *Barthez*, ont corrompu pour les hommes jusqu'au bien de mourir. *Science de l'homme*, t. 2, p. 336.

calme et la sérénité sur les visages des parens et de tous ceux qui entourent le malade, car il cherchera continuellement à y lire son arrêt : ils seront pour lui le véritable thermomètre de son péril, la somme de ses espérances et de ses craintes. C'est alors qu'il faudra éloigner soigneusement ceux qui pourraient jeter le trouble et le désespoir dans son ame, soit par leurs imprudences, soit par leurs visites trop répétées et inutiles. Combien y en a-t-il en effet qui se rendent auprès de lui plutôt pour le plaindre, pleurer avec lui, que pour l'encourager. Mais le médecin ne peut pas cependant exiger que des personnes intéressées restent dans le silence ; il leur doit de la complaisance; leurs questions même les plus indiscrètes sont suggérées par des sentimens bien naturels : leur demander de la discrétion, serait les obliger à paraître indifférens sur le sort de ce qu'ils ont de plus cher au monde. Il doit donc partager leur malheur et ménager leur sensibilité. Qu'il choisisse une personne judicieuse et distinguée par sa piété, qui ait, s'il est possible, quelque empire sur l'esprit du malade, et qui soit capable surtout d'agir de sang-froid, pour faire parvenir ses craintes aux personnes qui, par les nœuds du sang ou de l'amitié, tiennent au sort du malheureux menacé ; elles pourront alors rappeler à l'homme mourant ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'une existence future exige de lui : et bientôt, oubliant pour un instant ses attachemens humains, on le verra s'élever vers le souverain des êtres, et conserver avec le ciel ces rapports vrais et sublimes que la philosophie du siècle cherche vainement à anéantir (1).

Mais au milieu d'une scène si pénible pour une ame sensible, le médecin abordera toujours le malade avec la même tranquillité. Il ne s'éloignera point de lui tant qu'il conservera assez de connaissance pour sentir son abandon (2); il affectera de n'avoir aucune part aux précautions auxquelles il aura cependant présidé. C'est

(1) *Alibert*, Eloge de *Spallanzani.*

(2) Il ne faut jamais abandonner un homme tant qu'il respire. *Mirabeau.*

ainsi qu'il pourra lui inspirer du courage jusqu'au tombeau, en n'affaiblissant pas dans son cœur cette espérance qui ne doit s'éteindre qu'avec lui (1).

O espérance! songe de l'homme éveillé, doux sentiment, amie inséparable du malheureux, c'est toi qui fais supporter le poids de la vie au sein même de l'infortune. Que ton pouvoir est divin! tu viens encore couvrir d'illusions ce moment qui doit voir s'éteindre l'étincelle du feu qui nous anime. Et toi, douce religion, unique source des véritables consolations, combien aussi n'es-tu pas nécessaire à l'homme affligé! tu viens tendre une main maternelle à l'agonisant, tu répands sur son ame les douceurs de l'immortalité, et par-là tu le fais survivre aux tombeaux. heureux celui qui, dans ces momens de désordre, peut être assez frappé de ce qu'il y a de sublime dans cette faculté d'espérer que tu lui offres! heureux celui qui peut s'endormir dans ton sein en sage et en chrétien! deux qualités qui, réunies, font que la vie a été tranquille, et que la mort est *le soir d'un beau jour* (2).

---

(1) Mais il garde l'espoir, l'espoir son seul flatteur,
Et les illusions, ces doux rêves du cœur.

Delile, Imagination.

(2) Le célèbre *Hunter* mourut avec une tranquillité peu commune. Si je pouvais encore tenir une plume, disait-il à son ami, M. *Combe*, peu d'instans avant sa mort, *j'écrirais combien il est facile et doux de mourir. V.* son Eloge, par *Condorcet.*

Auguste se sentant défaillir de plus en plus, demanda un miroir, se fit peigner trouvant ses cheveux trop négligés et se fit raser la barbe après quoi il dit à ceux qui étaient autour de son lit : n'ai-je pas bien joué mon rôle? on lui répondit que oui, battez donc des mains, répliqua-t-il, la pièce est finie.

Vie d'AUGUSTE.

PROPOSITIONS MÉDICALES.

I.

Les maladies qui affèctent les viscères contenus dans la cavité thoracique sont les plus difficiles à guérir, à cause de l'impossibilité où nous sommes de pouvoir y diriger immédiatement nos moyens curatifs, et de suspendre les mouvemens nécessaires à leurs fonctions.

I I.

Le catarrhe, la péripneumonie et la pleurésie sont trois affections du même organe qui diffèrent entre elles par leur siége, leurs symptômes, leur prognostic et leurs indications thérapeutiques.

I I I.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer la péripneumonie de la pleurésie, et la pleurésie de la péripneumonie : l'erreur n'est pas en général dangereuse pour ce qui concerne le traitement.

I V.

Il est certains écoulemens, soit purulens, soit sanguins, qu'il n'est pas prudent de supprimer. On peut en dire autant des exutoires artificiels et de quelques maladies, surtout chez des personnes qui les ont depuis long-temps.

V.

La teigne, dans les enfans, est souvent une éruption dépuratoire salutaire ; pour la supprimer, il faut prendre de grandes précautions.

VI.

La puberté (toujours plus tardive chez les enfans écrouelleux) est peut-être le meilleur remède des scrophules. Les moyens hygiéniques très-souvent suffisent pour les guérir ; il faut que la médecine soit ici expectante.

VII.

Chaque âge, chaque saison, chaque pays a ses maladies particulières ; quelques tempéramens prédisposent à certaines maladies de préférence à d'autres.

VIII.

Les affections qui attaquent les habitans des campagnes diffèrent de celles que l'on voit dans les grandes villes : il faut que le médecin ne perde jamais de vue cette grande vérité.

IX.

Chaque maladie favorise une passion différente : la médecine morale pourrait tirer de grands avantages de cette observation.

X.

Parmi les moyens de prolonger la vie, on devrait compter celui d'occuper l'imagination du malade d'un événement auquel il attacherait une grande importance. On pourrait, par ce moyen, soutenir pendant quelque temps les restes d'une vie qui est prête à s'éteindre.

XI.

Dans ces maladies désespérées qui sévissent contre les organes de la digestion, au point de ne plus permettre l'introduction des alimens, il est avantageux de faire usage des lavemens et des bains nutritifs, etc.

XII.

Les physiologistes pensent que la nature de la douleur varie dans

chaque tissu de l'économie animale; il serait possible peut-être, en en étudiant avec soin les différences, de s'éclairer sur le diagnostic, et par conséquent sur le traitement de plusieurs maladies sur lesquelles nos sens ne peuvent nous fournir que des conjectures. Cette étude, que je crois extrêmement difficile, pourrait dans ces cas devenir une bonne pierre-de-touche.

X I I I.

La mort n'est pas toujours douloureuse; elle varie suivant les différentes maladies qui l'amènent.

X I V.

Peut-on dire, quand on met de la sévérité dans le langage, qu'il existe en médecine de remèdes spécifiques? Ceux qui jouissent de ce titre ne le sont pas dans tous les cas; c'est le hasard plutôt que l'étude qui en a fait la découverte.

X V.

« Les mucosités que secrètent les crypthes glanduleux, logés dans « l'épaisseur de la vésicule du fiel, la défendent de l'impression « trop active de la bile qui y séjourne », a dit M. le professeur *Richerand*, mon illustre maître. J'ai vu périr, au bout de vingt-quatre heures de maladie, un jeune homme dans les convulsions les plus horribles. L'autopsie cadavérique me fit découvrir la vésicule du fiel entièrement détruite. Pourrait-on attribuer à l'impression de la bile la désorganisation de cette poche?

X V I.

La réunion des connaissances chirurgicales et médicales est indispensable à l'exercice de l'une ou de l'autre branche de l'art de guérir; il est difficile d'établir entre elles une ligne de démarcation bien tranchée.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect. 1, aph.* 8.

II.

Considerare oportet etiam ægrotantem, num ad morbi vigorem victu sufficiet, et an priùs ille deficiet, et victu non sufficiet, an morbus priùs deficiet, et obtundetur. *Ibid., aph. 9.*

III.

In exacerbationibus cibum subtrahere oportet. Exhibere enim noxium est. Et quæcumque per circuitus exacerbantur, in exacerbationibus subtrahere oportet. *Ibid., aph.* 11.

IV.

Senes facillimè jejunium ferunt, secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri : ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid., aph.* 13.

V.

Ventres hyeme et vere naturâ sunt calidissimi, et somni longissimi. In his igitur temporibus etiam alimenta plura exhibenda ; innatum enim calorem majorem habent. Nutrimento igitur copiosiore indigent. Indicium sunt ætates et athletæ. *Ibid., aph.* 15.

VI.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect. II, aph.* 46.